

Premiers pas

1. Présentation

Depuis tout petit on m'a appelé Vincent, et l'on y a ajouté deux perspectives :

1) Vincent vient du latin vincentius, victorieux

2) Vincent mit l'âne dans un pré etc etc.

Moitié meneur d'âne, moitié victorieux, cela me va : je ne suis pas franchement là, tout en y étant, entre deux eaux, sur le fil, en équilibre. Dans une soirée « chez des amis », où tout le monde s'amuse, discute, danse, boit, fume, repeint le monde et organise la résistance, cherchez bien, au fond du couloir, dans la cuisine, devant l'évier, le type qui fait la vaisselle en sifflotant, voilà, vous m'avez trouvé !

Je fais partie d'une famille de Roca, avec un seul « c », je ne suis donc pas le fils d'un chansonnier qui sévissait au Grenier de Montmartre, Robert Rocca. Pourquoi faut-il que les gens se rassurent en vous demandant systématiquement si vous êtes le fils de ? Sous prétexte qu'elle est née à Annecy, doit-on demander à Jeannie Longo si c'est elle, la dame de Haute-Savoie, et si elle a des étoiles qui courent dans la neige autour de son chalet de bois ?

A l'âge de quinze ans, quand le monde est encore à vos pieds, quand l'avenir n'existe pas encore, quand on récite à voix haute du Victor Hugo au milieu des eucalyptus en s'imaginant dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, je m'inscris à un cours de théâtre, pour préparer l'entrée au Conservatoire d'Art Dramatique de Lyon. J'avais donc une envie à cette époque-là. Et ce qui m'étonne le plus, avec le recul, c'est que j'ai dû réussir à faire part de cette envie à mon entourage puisqu'on s'arrangea pour la satisfaire. Trois ans de conservatoire n'ont néanmoins pas réussi à me décrasser, il me fallait autre chose pour exister.

Dans une première vie, le meneur d'âne fut donc professeur de mathématiques, et le victorieux écrivait, entre deux préparations de cours, ses premiers textes. A moins que ce ne soit l'inverse.

Juillet 1989. Festival d'Avignon. Vincent Roca parade dans les rues, tenant en laisse, non pas un âne, mais un mouton. Il vient de couper le cordon ombilical avec trois mamans, les mathématiques, l'Afrique, je sais, ça ne fait que deux, mais je ne vais quand même pas tout dévoiler. C'est la deuxième vie qui commence.

Je taille ma route parmi les mots. C'est un jeu. Au début, une pure abstraction. Apprentissage de la scène. Je fais toujours la vaisselle, mais en public. J'ai trouvé le lieu magique où le meneur d'âne s'accepte victorieux.

Je plonge dans le vocabulaire. Je torture les expressions. Je paronymise à tour de bras. Je m'ébauche un style. Mon cerveau, pareil à la machine de Chaplin dans Les temps modernes, fabrique des casse-têtes linguistiques. Sur scène, planté comme un saule, enterré jusqu'au cou, seule l'esprit dépasse, je restitue mes produits manufacturés, je me nourris des rires et des applaudissements, je remplis mon ego-réservoir à caresses, et je repars dans mon atelier.

Pour ne pas friser le mouvement perpétuel et le marmonnement obsessionnel, mon corps, petit à petit, sort de terre. Le cœur apprend à respirer. Les jambes se mettent à jouer. Les tripes revendiquent leur rôle, les intestins sortent de l'anonymat, j'apprends à creuser plus profond derrière le vernis, dans le fouillis de l'indicible, de l'inconscient, de l'inflammable. Les mots prennent de la chair, du sang, du nerf. La langue, jusque là charbon, devient outil, pelleuse, dynamite. Je sors de mon corps, je regarde autour de moi, les mots sont ma longue vue et mon microscope, qui sont tous ces gens ? Quel est ce joyeux embouteillage ? Je laisse ma vaisselle en plan, et reviens à la vie. Ouf.

2. « Mots et usage de mots »

« Mots et usage de mots » : l'histoire d'un type, malade des mots. Sa souffrance, ses appréhensions, ses peurs, ses angoisses. Trois lanternes en fer forgé, pendues au gril. Un fauteuil, au milieu du plateau, un guéridon à jardin, sur lequel est posé un porte-bougie, tous ces objets également en fer forgé. Un personnage qui déambule sur ce grand plateau, et qui déambule aussi dans sa tête. Une folie partagée. La peur de perdre les mots. Et leur restitution à la fin, jusqu'au dernier : le mot silence.

« Mots et usage de mots » fut pour moi, un spectacle fondateur : je souhaitais me défaire de l'image « café-théâtre » qui me collait à la peau, trouver un autre public, accéder à d'autres salles, en finir avec l'arbre planté évoqué ci-dessus, en finir avec cette idée qu'un artiste peut tout faire, écriture, mise en scène, musique, lumières etc. Je fis appel à François Rollin, pour lequel j'avais une grande admiration, et lui demandai de m'aider à « progresser », à m'obliger à creuser plus profond, à m'apprendre à me mouvoir sur scène, à jouer la comédie, à apprivoiser cette facilité linguistique qui me faisait écrire tout et n'importe quoi...

Antoine Conjard fut le premier à m'offrir une scène la plus éloignée qu'on puisse imaginer de mes chères et maudites salles de café-théâtre : l'Hexagone, scène nationale, excusez du peu !

Je me retrouvai d'ailleurs, lors de la présentation de saison, dans l'exercice périlleux de me présenter moi-même puisque je faisais partie de la programmation de cette saison !

J'étais la Joconde, et je devais présenter le fameux tableau de Léonard de Vinci. Je n'allais tout de même pas gloser sur mon mystérieux sourire ?

Vous noterez, j'espère, l'immense modestie qui se dégage du paragraphe précédent.

Deux soirées pleines à craquer.

Oui, c'est le plein que je retiens de ce premier passage à l'Hexagone.

Plein d'énergie, plein de sens, plein de monde, plein de saveurs, plein de rires, plein d'applaudissements, plein de regards, plein d'émotions, pleins d'échanges.

Il y a vingt ans, je commençais à peine dans ce métier. J'accumulais déjà quarante années d'apprentissage au compteur. La peur et la rage au ventre. J'étais un jeune con de 40 balais. C'est dire si j'en trimballais, de la poussière...

Fait-on des spectacles aujourd'hui comme il y a 20 ans ? Qui ça, « on » ? Je ne connais pas assez ce « on » pour répondre à la question. Ce qui a changé ? Mais chaque seconde nous fait changer. Alors 630 millions de secondes, vous imaginez ! Il y a vingt ans, on ne faisait pas d'annonce pour les portables avant le début du spectacle. Voilà ce qui a changé. Un spectateur qui vient au spectacle, avec, au fond de sa poche, ou de son sac, un téléphone portable, même éteint, sachant que son premier geste, en remontant vers la sortie de la salle, sera de rallumer son portable, n'est pas le même spectateur qui, il y a vingt ans, avait devant lui un minimum d'une demi-heure pour retrouver son téléphone fixe, chez lui, pour écouter ses messages sur son répondeur, une demi-heure où il pouvait à loisir se repasser les images du spectacle, redéfiler les émotions, retrouver les mots, les rires, les étonnements, discuter avec d'autres spectateurs... Aujourd'hui tout cela se fait, mais en un temps si réduit !

3. Pourquoi des spectacles ?

Un spectacle, c'est une tentative pour arrêter le temps. D'un commun accord, artistes et spectateurs s'enferment pendant une heure et demie dans une bulle, et partent en voyage. En suspension. Les artistes proposent un jeu. Les spectateurs, dans le meilleur des cas, rentrent dans le jeu. A l'intérieur de la bulle, il y a une naissance, une vie, une mort. A quoi ça sert ? C'est un carburant.

Si vous observez attentivement artistes et spectateurs à la sortie d'un spectacle, vous pourrez voir dans leurs yeux, la jauge du réservoir des sens, sensations et sensibilité, en position haute.
